

tient plus et qu'ils peuvent parler sans contrainte, ils combattent directement la vérité; dans leurs concilia-bules, ils se rient du Christ et adorent Aristote, qu'ils n'entendent pas... Quand ils disputent en public, ils protestent qu'ils parlent, abstraction faite de la foi, c'est-à-dire qu'ils cherchent la vérité en rejetant la vérité, et la lumière en tournant le dos au soleil. Mais en secret, il n'est blasphème, sophisme, plaisanterie, sarcasme, qu'ils ne débitent, aux grands applaudissements de leurs auditeurs. Et comment ne nous traiteraient-ils pas de gens illettrés, quand ils appellent idiot le Christ, notre maître? Pour eux, ils sont gonflés de leurs sophismes, satisfaits d'eux-mêmes, et se faisant fort de disputer sur toute chose sans avoir rien appris¹. » Cette peinture de Pétrarque pourrait s'appliquer fort justement à plusieurs de nos incrédules contemporains.

Par suite de l'impiété de ceux qui se déclaraient ses adhérents, Averroès devint pour les peintres de l'Italie le type même de l'hérésie et de l'incrédulité. Orcagna, dans le Campo-Santo de Pise, vers 1335, le plaça dans l'enfer, dans la même *bolgia* que Mahomet et l'Ante-christ : il est couché par terre et enserré dans les plis d'un serpent; on le reconnaît à son turban et à sa lon-

¹ Pétrarque, *De ignorantia sui ipsius et multorum*, *Opera*, t. II, p. 1048-1049; E. Renan, *Averroès*, p. 335-336. — Il faut d'ailleurs observer que Pétrarque, tout en prétendant rester chrétien, servait néanmoins lui-même indirectement la cause de l'incrédulité par sa tendance à placer les grands hommes païens au-dessus des chrétiens. Voir ses singulières lettres à Cicéron, à Sénèque, à Tite-Live, *Opera*, t. II, p. 704-708.





20. — Saint Thomas d'Aquin foulant aux pieds Averroès, par Benozzo Gozzoli.

Musée du Louvre.

gue barbe¹. Il figure avec des attributs analogues dans un tableau sur bois de Benozzo di Lese Gozzoli, élève de Fra Angelico. Ce tableau, aujourd'hui au Louvre, est peint à la détrempe, et divisé en trois parties². Au milieu, saint Thomas, assis au centre d'un disque de lumière, entre Aristote et Platon, foule à ses pieds le commentateur arabe d'Aristote, reconnaissable à sa grande barbe grise et à son turban, ainsi qu'au livre qu'il tient entre les mains et sur lequel on lit: « Et faciens causas infinitas in primum librum Aristotelis phisicorum³, » ce qui indique l'un de ses principaux ouvrages.

L'influence de l'averroïsme se manifesta en Italie jusqu'à l'époque du protestantisme, en particulier à l'université de Padoue. Peu à peu les incroyants italiens arrivèrent à la profession pure et simple du matérialisme.

¹ Ampère, *La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature, Voyage dantesque*, Pise, in-12, 5^e édit., Paris, 1865, p. 243.

² Voir Figure 20. Nous ne reproduisons pas la partie inférieure du tableau. Sur Benozzo Gozzoli (vers 1424-vers 1485), voir la notice de P. Mantz, dans Ch. Blanc, *Histoire des peintres, École florentine*, in-4^e, Paris, 1876 (n^o 3).

³ Petite galerie italienne, n^o 199. La notice des tableaux du Louvre, par Fréd. Villot, 1^{re} partie, 1875, p. 45-46, dit que le personnage foulé aux pieds par saint Thomas est Guillaume de Saint-Amour et que c'est par là seulement que ce tableau se distingue de la composition exécutée par Traini, à l'église Sainte-Catherine de Pise, où le sujet est tout à fait identique. Voir G. Rosini, *Storia della pittura italiana*, Pise, 1830, Planches, Tavola xx. Mais jamais Guillaume de Saint-Amour n'aurait été représenté avec un turban ni caractérisé comme commentateur d'Aristote. Gozzoli et Traini ont représenté l'un et l'autre Averroès. Cf. E. Renan, *Averroès*, p. 311-313.

Au xv^e et au xvi^e siècles, ils enseignent que l'immortalité de l'âme est une invention des législateurs; que le premier homme a été produit par des causes naturelles; que les miracles ne sont que des impostures ou des illusions¹. Pomponace (1462-1524) attribue à l'influence des astres l'apparition des fondateurs de religion, comme l'avaient fait avant lui Albumazar et Pierre d'Abano². C'est dans un livre intitulé : *De incantationibus seu de naturalium effectuum admirandorum causis*, qu'il exprime cette opinion étrange³. Cet ouvrage ne parut qu'en 1520⁴, mais l'auteur en avait enseigné depuis longtemps les doctrines à Padoue et dans d'autres écoles italiennes. Ce qui, dans l'œuvre de Pomponace, est plus digne encore d'attention que ses idées sur l'origine des religions diverses, ce sont ses attaques contre le surnaturel : nous y voyons commencer la guerre contre le miracle. Un de ses continuateurs, Cremonini, fut accusé d'avoir pris pour règle de conduite et de penser : *Intus ut libet, foris ut moris est*⁵, ce qu'on peut traduire : « Pensez tout ce que vous voudrez, mais parlez extérieurement comme tout le

¹ Cf. Melchior Cano, *De loc. theol.*, l. x, c. v.

² Voir plus haut, p. 381-382.

³ « Hujusmodi legislatores (les fondateurs de religions), qui Dei filii nuncupari possunt, procurantur ab ipsis corporibus celestibus. » Petri Pomponatii, philosophi et theologi doctrina et ingenio prestantissimi, *De Incant.*, c. xii, p. 293, *Opera*, in-8°, Bâle, 1567 (B. N., R. 12565).

⁴ *Opera*, *De incant.*, peroratio, p. 327.

⁵ Sur César Cremonini (1550-1631), voir L. Mabileau, *Étude historique sur la philosophie de la renaissance en Italie*, in-8°, Paris, 1881. Cf. F. Grindelle, *Bibliographie*, dans *La Critique philosophique*, avril 1882, p. 139-143.

monde. » Pomponace avait suivi à peu près la même maxime¹. Il proteste de ses sentiments religieux, et en même temps il ébranle les fondements de la foi; il conserve le miracle de nom, il le supprime de fait². Il ne rompt point expressément avec le Christianisme et néanmoins il le détruit par la base, en prétendant que les lois religieuses, comme toutes les choses humaines, sont sujettes au changement et à la destruction.

Le *De Incantationibus* a pour but de remplacer la foi aux miracles par la science des causes naturelles ou par l'astrologie. L'astrologie explique tout³. Les chrétiens attribuent les miracles à Dieu ou à ses anges; les principes du péripatétisme obligent de les rapporter aux

¹ Le manuscrit 2336, fonds Ottoboni, de la Bibliothèque Vaticane, signale cette conduite insidieuse de Pomponace. Voir Ch. Dejob, *De l'influence du concile de Trente sur la littérature*, in-8°, Paris, 1884, p. 380. Cf. G. Pardini, *Influenza delle teorie filosofiche sulla civiltà e moralità italiana*, in-8°, Milan, 1884, p. 28-33.

² Il attribue même expressément à l'imagination une partie des miracles et nie ceux qu'on dit avoir été opérés par les reliques des saints, dont il ne rougit point de comparer les ossements sacrés aux ossements des chiens : « Nihil est enim reliquiis quod sanitatem inducere possit, sic enim omnes reliquiæ sanarent, quod manifeste falsum est... Ille modus de sanitate inductus non est verus; verum secundum alterum duorum modorum contingit hoc fieri : uno quidem modo imaginatione credentis, visum est enim superius, et medici ac philosophi hoc sciunt, quantum operentur fides et imaginatio sanandi et non sanandi. Unde si essent ossa canis, et tanta et talis de eis haberetur imaginatio, non minus subsequeretur sanitas... Alter modus est, etc. » *De incantat.*, c. xii, p. 231-232.

³ « Ex quibus concluditur omnem effectum hic inferius aut per se aut per accidens reduci ad cœlum et ex peritia corporum cœlestium miranda et stupenda posse cognosci et pronuntiari. » *De Incant.*, c. x, p. 123.

corps célestes¹. Qui sait comprendre ce que signifient les constellations est un prophète. Toutes les opérations magiques se font par l'influence des astres. La résurrection d'un mort est une œuvre naturelle qui se produit par un art naturel sous l'influence des astres², mais comme les hommes habiles dans cet art sont rares, leurs opérations, à cause de leur rareté, sont appelées miracles³. Ceux qui ont le don d'en faire un grand nombre sont les fondateurs de religions. Le changement moral qu'ils accomplissent ne peut avoir lieu qu'autant qu'ils frappent les esprits par des choses extraordinaires et insolites. Ils sont doués de connaissances si merveilleuses qu'on les appelle avec raison « fils de Dieu⁴. » C'est ainsi

¹ *De incantationibus*, c. x, p. 132 et suiv.

² *Ibid.*, p. 160 et suiv. A la p. 199, il dit : « Quantum vero sit de resurrectione, numquid resurrectio salvari possit per naturalem causam, mihi videtur quod ponentes animam immortalem et multiplicatam, naturalis est resurrectio et arte procurari potest. »

³ « Non sunt autem miracula, quia sint totaliter contra naturam et præter ordinem corporum celestium; sed pro tanto dicuntur miracula, quia insueta et rarissime facta, et non secundum communem naturæ cursum, sed in longissimis periodis. » *Ibid.*, XII, p. 294.

⁴ « Cum autem legum mutatio sit maxima mutatio, et difficile sit a consuetis ad maxime inconsueta transire, ideo oportet pro secunda lege succedenda inconsueta mirabilia et stupenda fieri. Quare a corporibus celestibus in adventu novæ legis debent prodi homines miracula facientes. Unde tales possunt pluvias, grandines, terræ motus et talia consimilia inducere et removere, ventis et maribus imperare, languores multifario sanare, secreta pandere, futura prædicare et præterita rememorare, et esse extra communem hominum sensum, aliter enim non possent novas leges et novos mores ita dissimiles inducere. Unde quod sparsum est in herbis, lapidibus et animalibus rationalibus et irrationalibus unitum videtur esse in eis ex Dei et intelligentiarum munere, adeo quod Dei filii creduntur rationabiliter. » *Ibid.*, p. 283-284.

que Pomponace, tout en disant que Moïse et Jésus ont fait des miracles, enlève à ces miracles toute valeur surnaturelle, et que le titre de fils de Dieu devient sous sa plume, comme sous celle de quelques incérédibles de nos jours, *titulus sine re*.

Le professeur de Padoue était en réalité un sceptique. Il admettait l'immortalité de l'âme comme chrétien, assurait-il, il la niait comme philosophe¹. Il faisait de même pour le libre arbitre. Cette question lui faisait souffrir, à l'en croire, les tourments de Prométhée, rongé par un vautour sur un rocher de la Scythie². Il prenait néanmoins des précautions pour ne pas trop avoir à souffrir de ces sentiments incérédibles : ne voyant dans le Christianisme qu'une œuvre humaine, il croyait à sa fin prochaine; la diminution des miracles dans l'Église était pour lui un signe de caducité, mais il ne le disait qu'en termes vagues³ et il concluait toujours : *Standum est determinationi Ecclesiæ*. « Il faut s'en tenir aux décisions

¹ C'est ce qui faisait dire plaisamment à Bocalini : « Il Pomponatio protestandosi, che la mortalità dell' anima egli credeva solo come Filosofo, ... Apollo agli esecutori disse, che solo come Filosofo l'abbruciassero. » *De' Ragguagli di Parnaso Centuria prima*, ragguaglio xc, 4^e édit., in-4^o, Venise, 1624, p. 440 (B. N., E. 887).

² « Ista igitur sunt quæ me premunt, quæ me angustiant, quæ me insomnem et insanum reddunt, ut vera sit interpretatio fabulæ Promethei, qui dum studet clam surripere ignem Jovi, eum relegavit Jupiter in rupe Scythica, in qua corde assidue pascit vulturem rodentem ejus cor. » *De fato, libero arbitrio et prædestinatione*, I, III, c. VII, p. 709.

³ « Ita fit in talibus legibus (il parle de la loi chrétienne) velut in generabilibus et corruptibilibus. Videmus enim ista et sua miracula in principio esse debiliora, postea augeri, deinde esse in culmine, deinde labefactari, donec in nihil revertantur. Quare, et nunc

de l'Église¹. » A l'aide de ces précautions, il put enseigner presque impunément le fatalisme, le matérialisme et le déisme, c'est-à-dire la négation de la révélation et de la Bible.

L'influence de la Renaissance se fait sentir dans l'enseignement et dans les écrits de Pomponace, en même temps que celle de l'esprit averroïste de l'école de Padoue. Vanini disait que l'âme d'Averroès était passée dans Pomponace, mais les idées du paganisme hellénique avaient aussi agi fortement sur son intelligence. La résurrection des études classiques, à la suite de la prise de Constantinople par les Turcs (1453) et de l'émigration d'un certain nombre de savants grecs en Italie, avait ranimé l'amour de l'antiquité païenne, à un point qui fut porté quelquefois jusqu'à une sorte d'idolâtrie.

Sans doute la Renaissance fut un mouvement littéraire plutôt que philosophique ou religieux, cependant l'enthousiasme qu'elle excita et l'ivresse qu'elle produisit

in fide nostra omnia frigescunt, miracula desinunt, nisi conficta et simulata, nam propinquus esse videtur finis. » *De Incant.*, c. XII, p. 286.

¹ « Stando in puris naturalibus, et quantum dat ratio humana, ut mea est opinio, nulla harum opinionum est magis remota a contradictione, quam opinio Stoicorum... Dico, quod cum sapientia humana quasi semper sit in errore, neque homo ex puris naturalibus potest attingere ad sinceram veritatem, præcipue arcanorum Dei : ideo in omnibus standum est determinationi Ecclesiæ, quæ a Spiritu Sancto regulatur. Quare cum Ecclesia damnet fatum, ut Stoici ponunt, ideo simpliciter ipsum habemus negare et firmiter Ecclesiæ credendum est. » *De fato*, Epilogus, p. 1011, 1013. — *De Incant.*, c. VI, p. 81, il admet de vrais miracles dans l'Écriture, « quanquam aliqua quæ referuntur esse facta tam in historia legis Mosis quam legis Christi, superficialiter reduci possunt in causam naturalem. »

entraînèrent quelques philologues, par une pente insensible, d'une admiration outrée des auteurs païens, au mépris des auteurs inspirés et de la religion qu'ils nous ont enseignée. La littérature ancienne devint ainsi pour quelques-uns une source d'incrédulité, comme l'avait été auparavant pour d'autres la philosophie arabe.

L'un des principaux auteurs du mouvement de la Renaissance et aussi l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la faire dévier de la voie du Christianisme fut Gémisthe, surnommé Pléthon. Il était né à Constantinople, assista en 1438 au concile de Florence et se fixa plus tard en Italie où il mourut dans un âge avancé. Il avait écrit un livre des *Lois*¹, à l'imitation des *Lois* de Platon. Ce livre, publié après sa mort, fut détruit par l'ordre de Gennade, patriarche de Constantinople, parce qu'il contenait de violentes attaques contre la religion. L'auteur préférait le paganisme au Christianisme, et la morale qu'il enseignait n'était autre que celle du Portique et celle de l'Académie. Gémisthe était donc un néo-païen et un rationaliste qui reniait la révélation contenue dans l'Évangile, et le bruit courut qu'il avait annoncé à ses amis que Jésus-Christ et Mahomet ne tarderaient pas à être détrônés pour faire place à un culte plus digne de l'humanité, c'est-à-dire le paganisme².

¹ Περὶ Νομοθεσίας ἢ περὶ νόμων. Ce qui reste de Gémisthe Pléthon a été inséré par Migne dans la *Patrologie grecque*, t. CLX, col. 821-1020.

² Boivin, *Querelles des philosophes au xv^e siècle*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. II, 1717, p. 786-787. Cf. Fr. Brugère, *Tableau de l'histoire et de la littérature de l'Église* (lithogr.), p. 598.

Le néo-paganisme trouva des adeptes jusque dans Rome. Laurent Valla (Lorenzo della Valle, 1407-1457) y mena une telle vie que sa conduite rappela les mœurs païennes et il y enseigna une telle doctrine que Bellarmin l'a qualifié justement de « précurseur de Luther. » Cet hérésiarque, dans ses écrits, l'a cité plusieurs fois avec éloge et les rationalistes contemporains le saluent comme un de leurs ancêtres. « Le but qu'il poursuivit, dit Wagenmann, ce fut, en un temps où l'on était asservi sous le joug pesant de la foi à l'autorité, de briser les liens qui attachaient la science aux traditions gênantes de l'école et la tenaient sous l'oppression de l'autorité infallible. C'est un des premiers représentants du droit de libre examen dans toutes les branches de connaissances, un des pères de la critique biblique et historique, un précurseur et un pionnier de la libre-pensée¹. » En 1444, il fit une *Collatio Novi Testamenti*, dans laquelle il compara la Vulgate avec le texte grec et voulut la rectifier. Son œuvre fut publiée par Érasme en 1505, à Paris, sous le titre d'*Annotationes in Novi Testamenti interpretationem ex collatione græcorum exemplarium*². C'est le premier travail critique sur les Livres Saints qu'ait produit la Renaissance.

Un élève de Laurent Valla, Pomponius Lætus (1425-1497), essaya de rétablir en pleine Rome la religion païenne. On a prétendu longtemps que c'était une ca-

¹ Wagenmann, Herzog's *Real-Encyklopädie für Theologie*, 2^e édit., t. VIII, 1881, p. 493.

² Les *Annotationes* furent rééditées en 1630 à Amsterdam par Revius, et elles ont été insérées dans les *Critici sacri*.

lomie, inventée pour justifier le pape Paul II qui l'avait fait emprisonner; mais les inscriptions découvertes par M. de Rossi dans les catacombes prouvent que les accusations portées contre lui n'étaient pas sans fondement. Le savant archéologue a trouvé son nom, accompagné de ceux des membres de l'Académie qu'il avait fondée, dans le cimetière des Saints-Marcellin-et-Pierre, sur la voie Laticana, et dans d'autres cimetières antiques. Dans deux inscriptions, Pomponius Lætus porte le titre de « Pontifex Maximus. » Au-dessous d'une liste d'académiciens, on lit :

VNANIMES
PERSCRUTATORES
ANTIQUITATIS
REGNANTE
POM. PONT. MAX.

Ces « amis de l'antiquité datent donc leur inscription « du règne de Pomponius, souverain prêtre. »

Une autre inscription porte :

POMPONIU^s. PONT. MAX. MANILIU^s RO
PANTAGATHU^s SACER
DOS ACHADEMIE ROM.¹.

« Pomponius, dit M. de Rossi, était donc le souverain pontife de l'académie romaine, Pantagathe en était le

¹ J. B. de Rossi, *Roma sotterranea*, in-f^o, Rome, 1864, t. I, p. 3-6. Cf. P. de Nolhac, *Recherches sur un compagnon de Pomponius Lætus* (Parthenius), in-8^o, Rome, 1886.

prêtre. On comprend bien que, avec un tel pontife, il ne saurait être question du sacerdoce chrétien, mais d'un sacerdoce classique ou païen. La découverte que nous avons faite dans les catacombes romaines démontre de quel esprit de paganisme était imbue l'association de Pomponius Lætus, laquelle ne fut pas soupçonnée sans quelque raison d'être une secte antichrétienne... Les membres unissaient cependant peut-être leur paganisme littéraire et académique avec la foi chrétienne¹. » Leurs tendances étaient, en tous cas, dangereuses. Pomponius en vint à se prosterner tous les jours au pied d'un autel qu'il avait dédié à Romulus et il méprisait la Bible, parce qu'il en trouvait le latin barbare.

Machiavel (1469-1527) eut les mêmes goûts et les mêmes idées. Il vécut et pensa comme les pires des païens. Il regrettait que la religion des anciens, qui avait les combats des gladiateurs, les sacrifices sanglants, le culte des héros, l'apothéose des conquérants, eût été supplantée par une religion humble et abjecte comme le Christianisme². Jérôme Cardan, médecin de Pavie (1501-

¹ J. B. de Rossi, *Roma sotterranea*, t. 1, p. 7. Ces inscriptions jettent un jour singulier sur les reproches faits aux académiciens par les contemporains. « Con ugual diligenza, dit le cardinal Querini parlant du pape Paul II, ei tolse di mezzo dalla curia romana l'empia setta e le ree massime di alcuni giovani di corrotti costumi, che affermavano la nostra Cattolica Religione esser più appoggiata all'astuzia di alcuni Santi che a vere e sicure testimonianze; ed esser lecito ad ognuno all'usanza de' Cinici il goder de' piaceri, come più fosse in grado. Anzi, disprezzando la Religione medesima..., prendeano il nome di qualche Gentile, etc. » Dans Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, Milan, 1824, t. VI, l. 1, c. III, n° 23, p. 159-160.

² Cantù, *La Réforme en Italie*, t. 1, p. 379.

1576), fut également païen de mœurs et de croyances, et, de plus, il fut un adepte fervent de toutes les rêveries de l'astrologie.

Cette tendance à l'incrédulité et au dénigrement des Saintes Écritures n'était pas, d'ailleurs, exclusivement propre à l'Italie; elle était également sensible en Allemagne et en France. C'est à ce moment qu'éclata la crise du protestantisme. Le protestantisme est le commencement d'une période nouvelle dans l'histoire de nos Livres Saints. Il est le véritable terme, en théologie et en exégèse, de l'époque du moyen âge. Désormais, le libre examen, jusqu'ici contenu dans certaines bornes, n'aura plus de limites; ce ne seront plus des hommes en quelque sorte isolés, qui se révolteront contre le principe d'autorité, ce seront des nations entières, et bientôt s'élèveront comme des légions frémissantes de Celsus et de Porphyres pour prendre les armes contre nos Livres inspirés.

Ainsi finit ce triomphe pacifique de l'Église qui avait duré environ mille ans. Entre la guerre qu'elle avait soutenue contre le paganisme pendant quatre siècles et la guerre qui allait s'ouvrir contre le rationalisme, elle n'avait point livré de grandes batailles au sujet des Écritures, tout s'était borné à quelques escarmouches et à des luttes de partisans. En dehors des Albigeois, héritiers des Manichéens, on n'avait vu surgir aucune secte puissante et organisée. Ces hérétiques rejetaient, il est vrai, l'Ancien Testament, mais d'une manière purement arbitraire et sans contester l'existence de livres révélés et inspirés. Les principes restaient ainsi saufs. Les autres

ennemis de la Bible n'en avaient point nié formellement la divinité; quoiqu'ils posassent des principes faux et subversifs, ils n'en tiraient point les conséquences, si ce n'est parfois en secret, comme quelques incrédules; la plupart continuaient à admettre publiquement l'autorité de l'Écriture, tout en cherchant à l'amoindrir ou même à la discréditer. Il fallait la révolution sociale et religieuse que devait amener le protestantisme pour donner libre carrière à toutes les témérités, à toutes les erreurs. On dirait que le paganisme va maintenant prendre sa revanche contre son vainqueur. En mourant, il avait laissé un levain de révolte dans le manichéisme, cette sorte de syncrétisme populaire des religions orientales et helléniques, amalgamé de Christianisme, que les Cathares entreprirent de faire triompher, du XI^e au XIII^e siècle, mais sans y réussir. Il nous avait laissé aussi ses écrivains classiques, dont les œuvres, malgré de nombreuses taches, seront l'éternel honneur de l'esprit humain. Les productions de la philosophie grecque éblouirent ou même aveuglèrent des savants, d'ailleurs distingués, qui ne surent pas, en admirant les qualités des auteurs païens, reconnaître leurs défauts et éviter ainsi de tomber eux-mêmes dans les erreurs qui déparent les écrits des plus grands génies de l'antiquité hellénique. A part les sectateurs de l'Évangile éternel, tous les autres précurseurs du rationalisme moderne, Jean Scot Érigène, Abélard, les Averroïstes, les savants de la Renaissance, avaient pris directement ou indirectement dans la littérature hellénique le germe de leurs erreurs. Des hommes vont surgir qui imiteront ces funestes

exemples; ils feront revivre, à leur tour, la religion naturelle et l'athéisme, ils ne croiront pas plus que les païens d'Alexandrie, de Rome ou de Byzance au caractère inspiré de nos Saintes Écritures. Luther leur fraiera le chemin et les guerres dont avaient été témoins les premiers siècles de l'Église recommenceront avec une ardeur nouvelle et une violence inouïe. L'incrédulité moderne ira puiser dans le vieil arsenal de Celse et de Julien l'Apostat, elle reviendra à l'assaut avec ces armes rouillées de l'hellénisme vaincu, et avec de nouvelles machines de guerre. L'imprimerie lui fournira des moyens de propagande redoutables; elle recrutera de plus nombreux soldats, elle fera plus de bruit et aussi plus de victimes, elle séduira un plus grand nombre d'intelligences en proclamant les droits de la libre-pensée, en exaltant l'orgueil humain et en élevant la raison au-dessus de toute autorité divine et humaine; cependant, grâce à Dieu, ce ne sera que pour montrer une fois de plus la vérité de cette parole : *Semper oppugnata, nunquam expugnata veritas*. « La vérité est toujours combattue, mais elle est toujours triomphante. »